

frac  
champagne-  
ardenne

frac champagne-ardenne  
fonds régional d'art contemporain  
1, place museux  
f-51100 reims  
t +33 (0)3 26 05 78 32  
f +33 (0)3 26 05 13 80  
contact@frac-champagneardenne.org  
www.frac-champagneardenne.org

# initiation aux voyages

MARCEL DINAHET, JIMMIE DURHAM, BERNARD FAUCON, PHILIPPE MAYAUX, LAURENT  
MONTARON, PHILIPPE RAMETTE, DAVID RENAUD, ROBIN RHODE  
ŒUVRES DE LA COLLECTION DU FRAC CHAMPAGNE-ARDENNE

EXPOSITION DU 18 NOVEMBRE 2011 AU 19 JANVIER 2012  
VERNISSAGE LE JEUDI 17 NOVEMBRE 2011 A 19H00

CENTRE DE CRÉATIONS POUR L'ENFANCE DE TINQUEUX  
8 RUE KLEBER  
51430 TINQUEUX

CONTACT : MATEJA BIZJAK PETIT ET CAROLINE VALETTE

## 1 sélection d'œuvres

MARCEL DINAHET

Né en 1943. Marcel Dinahet vit et travaille à Rennes.

Chypre

2000

Vidéo

DVD-Vidéo couleur

Durée : 1'2"en boucle



Tout à la fois sculpteur, plongeur, paysagiste et documentariste, Marcel Dinahet construit une œuvre singulière, étroitement liée au littoral. Depuis le nord de l'Écosse jusqu'à l'extrémité méridionale du Portugal en passant par la péninsule bretonne, il en explore les paysages terrestres et sous-marins avec une caméra vidéo. Les pièces construites à partir des séquences filmées cultivent un passé de sculpteur avec lequel il n'a pas rompu en passant à l'image. Elles témoignent d'une expérience de l'espace; le paysage n'y est pas décrit mais écrit, traversé, parcouru, frotté par la caméra.

De Cancale à Granville en passant par Cherrueix et les îles Chauzey, la baie du Mont-Saint-Michel est un des espaces du littoral que Marcel Dinahet visite le plus avec le Cap Fréhel. On y enregistre les plus forts coefficients de marées d'Europe. Les variations lumineuses et visuelles sont permanentes. Les espaces sont d'une exceptionnelle amplitude et d'où que l'on se situe, le Mont est présent. L'espace vous enveloppe.

A Chypre est une flottaison. Les courants sont nuls et la caméra fixe une raffinerie de pétrole (ou le Taj Mahal?).

# 2

JIMMIE DURHAM

Né en 1940 aux Etats-Unis, vit et travaille à Rome (Italie).

Le bâton pour marquer le centre du monde à Reims

1996

Sculpture

Bois, miroir et texte

Hauteur : 192 cm, diamètre : 6 cm



Durant les années 1970, Jimmie Durham milite pour le mouvement indien. Il écrit alors essais et poèmes et produit peu d'œuvres plastiques. C'est seulement à partir des années 1980 qu'il décide de se consacrer entièrement à une pratique artistique qu'il considère désormais plus ap-

# 3

propriée à son mode de pensée. Dans un premier temps, il instaure un langage plastique où son héritage indien reste présent.

Depuis son arrivée en Europe, où il vit désormais, Jimmie Durham articule ses productions (objets, textes, vidéos, performances...) dans une perspective différente. Désormais nomade et citoyen du monde, Jimmie Durham transpose ses racines indiennes dans la quête d'une identité nouvelle : devenir Eurasien. Moins préoccupé par une réflexion d'ordre ethnologique, il s'attache à combiner ces cultures différentes dans une mise à distance de l'histoire, de la politique, des religions...

Le Bâton pour marquer le centre du monde à Reims a été créé lors de l'exposition monographique de Jimmie Durham au Frac Champagne-Ardenne en 1996. Ce bâton de bois, simple et dépouillé, se prolonge à son sommet par une corde, qui sert de lien à un petit miroir reflétant une perspective quelconque. Un texte de l'artiste accompagne l'oeuvre, véritable manifeste pour une conception nomade du monde, chaque lieu pouvant à un moment en devenir le centre. Le miroir nous invite également à repenser notre propre présence à un territoire donné et notre façon de l'occuper et de l'habiter, physiquement ou mentalement, mais aussi de le percevoir, sous des angles sans cesse renouvelés.

# 4

BERNARD FAUCON

Né en 1950 à Apt (Vaucluse); vit et travaille à Paris.

Les ballons

1983

Photographie couleur, procédé Fresson

55,5 x 52,5 cm

(hors marge : 30 x 30 cm)



5

La boule de feu

1983

Photographie couleur, procédé Fresson

55,5 x 52,5 cm

(hors marge : 30 x 30 cm)



# 6

## La cité Saint-Michel

1983

Photographie couleur, procédé Fresson

55,5 x 52,5 cm

(hors marge : 30 x 30 cm)



De son goût pour la peinture qu'il pratique de 1965 à 1976, Bernard Faucon conserve un attachement pour la couleur. Et s'il délaisse très tôt ce médium, c'est pour glisser vers un autre : la photographie. Photographie, qui sera dès l'origine une « mise en scène » savamment orchestrée comme peuvent l'être précisément les compositions picturales. Dans Les grandes vacances, première fiction photographique, il installe des mannequins dans les décors de son enfance. A travers Prise de vue, prise de rêve, Bernard Faucon nous offre ses motifs de prédilection que sont les paysages et les chambres. Se séparant de ses mannequins il se tourne vers un nouveau leitmotiv : les flammes. Tour à tour flammèche, boule de feu, elles rongent le sol, dévorent la table, explosent en plein ciel, donnant à l'image le sentiment de se consumer. Alors qu'il évoque son travail, il écrit : « Pas de surréalisme, je ne désordonne rien! Je ne surprends pas, « J'ébrèche » légèrement la surface des choses ». De fait,

# 7

les flammes, les fleurs qui envahissent la chambre, les ballons en suspension, les rubans qui brouillent le regard, les piles de vêtements trop sages, les enveloppes éparpillées, sont autant de symboles, qui ouvrent une brèche, créent une césure entre rêve et réalité donnant aux images leur caractère onirique. Ce sentiment est renforcé par l'utilisation qu'il fait de la couleur : « Une fois sélectionnées sous formes d'Ektachrome, les photographies partent vers l'atelier de Michel Fresson. Un artisan qui, seul dans le monde et à partir de techniques à dépouillement venues du siècle dernier, réalise, avec des pigments naturels, des tirages couleur solides à la lumière et résistants au temps. » (C. Caujolle) D'une image à l'autre, une confusion apparaît entre l'extérieur et l'intérieur. Les espaces se télescopent. Enfin, on ne peut pas ne pas évoquer en observant Les Linges, la Chambre détruite de Jeff Wall, sorte de pendant chaotique de l'œuvre de Bernard Faucon.

Depuis 1977, Bernard Faucon a réalisé près de 350 expositions personnelles, principalement en Europe de l'Ouest, Etats-Unis, Japon, Corée. Il reçoit en 1989 le Grand Prix National. Il suspend sa production personnelle en 1996 et développe un an plus tard et ce jusqu'en 2003 l'évènement Le plus beau jour de ma jeunesse conduit dans 25 pays du monde.

# 8

PHILIPPE MAYAUX

Né en 1961 à Roubaix, vit et travaille à Paris

A perte de vue des illusions

1990-1999

Installation photographique

2 cibachromes, peinture murale (ligne bleue)

diamètre : 30 cm

Photographies encadrées : 22 x 122 cm



Un des astres de nuit

1990

Acrylique et argent sur toile

diamètre : 30 cm



La peinture constitue pour Philippe Mayaux une « cosa mentale », combinée à la matière, au corps, à la chair. Pour lui, l'artiste est un mille-feuille aux mille-crèmes : crème de sociologie, de science, d'histoire, de technologie, d'écologie, de philosophie, de pratique, d'économie, de psychanalyse, d'attitude politique. Le plus difficile est de mijoter tout cela sans s'écœurer soi-même. Cette chimiosynthèse doit aboutir à un élément nouveau, inconnu. Ni réaliste, ni abstraite, ni conceptuelle, cette peinture assume avec brio ses références surréalistes. En effet pour Philippe Mayaux, « le tableau, c'est la mise à mort du réel », ou plutôt la manipulation de celui-ci. Au fil des ans, sa peinture se débarrasse peu à peu de ses aspects kitsch, voire ludiques, pour se recentrer, plus précise et plus efficace. A la lisière d'un art d'attitude, l'artiste concocte désormais des « images-monstres » qui n'en demeurent pas moins des pièges délicieux.

Avec A perte de vue des illusions (deux sculptures narcissiques), Philippe Mayaux instaure l'approche d'un vide actif, entre microcosme et macrocosme : de la représentation du désert et de son état de suspension, dans un jeu sur les apparences, sur la perte des repères et la dualité... « Si le désert se referme sur lui-même, sur l'extrémité de cette arène circulaire, un petit train électrique muni d'un projecteur tourne en boucle, éclairant alternativement les différents pans de la paroi désertique. Mais ce disque lumineux éclaire-t-il la cour d'une prison ou un décor de théâtre ? Qui surveille qui ? Qui emprisonne qui ? ».

# 10

LAURENT MONTARON

Né en 1972 à Verneuil-sur-Avre. Laurent Montaron vit et travaille à Paris.

Stretchable Spider Webs

1999

1/3

Photographie couleur

100 x 150 cm



L'œuvre de Laurent Montaron, originellement photographique, use dans ses images de ressorts de séduction pour générer des modes d'empathie, des voies d'accès vers des représentations qui questionnent la frontière entre un imaginaire collectif et une fantasmagorie individuelle, entre le communicable et l'incommunicable, mais aussi entre des effets d'hyperréalisme et une mise en scène affirmée et revendiquée.

Stretchable Spider Webs, est une image qui s'insurge contre l'idée que la photographie peut être réduite à un cliché qui arrêterait le temps. Tout semble suggérer un temps étranger à l'image elle-même. La jeune fille est recouverte de toile d'araignée, depuis combien de temps est-elle là ? Le dispositif d'éclairage est visible, on voit le cordon passer par la fenêtre, la lumière qui vient du dehors est donc artificielle, quelqu'un est venu mettre tout cela en place. Cette photographie est traversée de part en part d'une temporalité que voudra bien lui accorder le spectateur. L'intérêt n'est donc plus concentré dans la prise sur le vif d'un sujet, mais sur la possibilité de créer de la temporalité, un avant et un après de la photographie, une vie hors-champ de l'image quand celle-ci techniquement ne peut être qu'un instantané.

# 11

Laurent Montaron réalise sa première grande exposition personnelle au Frac Champagne-Ardenne en 1999. De février à mars 2009, dix ans plus tard, il investit à nouveau les espaces du Frac pour une nouvelle exposition monographique, Ayylu, dans laquelle sont présentées des oeuvres inédites réalisées spécialement à cette occasion.

PHILIPPE RAMETTE

Né en 1961 à Auxerre. Philippe Ramette vit et travaille à Paris.

Balcon II (Hong-Kong)

2001

1/5

Photographie couleur

150 x 120 cm



La première matérialisation de la série des Balcons de Philippe Ramette a eu lieu dans le parc du château de Bionnay durant l'été 1996. A la fois installation et sculpture, la matérialisation photographique de l'œuvre joue du décalage et du trouble opéré par le basculement des repères traditionnels d'horizontalité et verticalité.

La réalisation du Balcon II (Hong-Kong) a demandé un an et demi de préparation. La photographie est prise dans la baie de Hong-Kong. L'artiste installé dans ce balcon flottant à l'horizontal semble stoïque dans sa posture.

« Si l'on compare cette photographie avec celle précédemment réalisée dans le parc de Bionnay, outre les différences évidentes de contexte, au silence et à l'éternité de la nature se substitue la menace de l'effondrement aqueux. Sans

doute est-ce dû au fait que l'homme a toujours craint la fluidité de l'eau, son instabilité, sa violence. Autant creuser la terre, sinon sa tombe est une chose facile à réaliser, autant poser un balcon sur un élément mobile, soulevé par des forces incontrôlables est complexe.

Il est prévu cinq images du balcon correspondant aux cinq continents. Le propos est de redessiner le balcon dans chacun des endroits où la photo est prise. Le balcon de Hong Kong était à son pied plus arrondi que celui de Bionnay. Le premier était plus austère et j'imagine que celui fait en Amérique du Sud différera. La fonction est la même, mais l'interprétation est différente. »

(Texte de Paul-Hervé Parsy in Paroles, Hors-série, juillet-août 2001)

Philippe Ramette élabore des dispositifs au statut ambigu, destinés à une utilisation individuelle ou collective : Prothèse à humilité, Borne à révolte, Espace à culpabilité... Les propositions de l'artiste recèlent le plus souvent une ambiguïté extrême et constituent en quelque sorte des pièges de la perception et de la pensée. Le risque, le danger, voire la violence qui accompagnent telle ou telle utilisation potentielle sont immédiatement contre-balançés par l'émergence d'un humour discret.

La valeur artistique de ces œuvres n'est cependant pas déterminée par leur seule fonctionnalité. C'est, au contraire, cette part d'indécision, de suspension, entre la réalité et la virtualité d'une utilisation qui caractérise ce travail, partagé entre la sculpture, création de formes extérieures à soi et une démarche de type dandy plus liée à l'art d'attitude, à la sculpture comportementale.

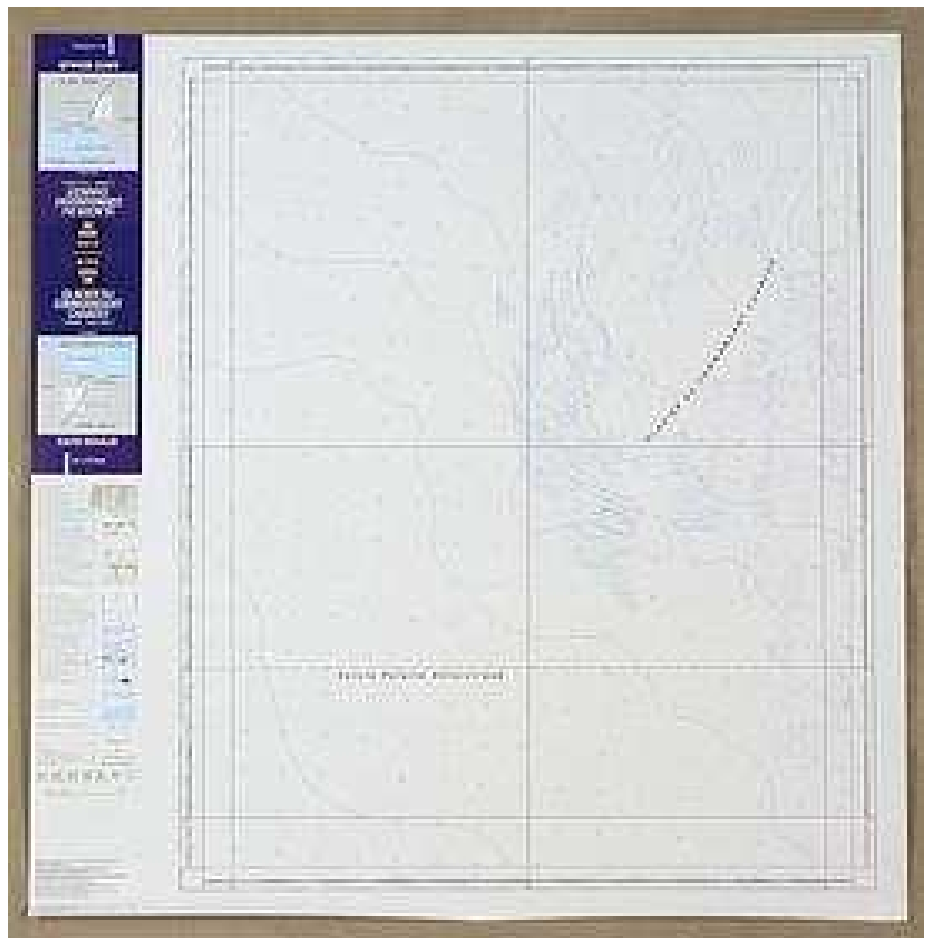
La dimension formelle de ces "sculptures" est donc tributaire de l'imagination d'un processus dont Philippe Ramette entend qu'il permette la création de "possibilités de vies". Philippe Ramette ne tente toutefois pas d'engager de réelles transformations du monde. Ses projets, aux limites de l'absurde, sont tout au plus susceptibles de provoquer quelques incidences fondées sur de dérisoires utopies.

D'impossibles possibilités, des corps absents... sont autant d'éléments qui confèrent au propos de Philippe Ramette un sentiment de frustration apparemment nécessaire pour déjouer le réel autant que pour se l'approprier.



# 15

Glacier du commandant Charcot  
27 mars 2002  
Carte géographique  
Offset  
32/50



Embouchure de la Seine

2000

Carte géographique

Offset

32/50



David Renaud réalise des éditions limitées de cartes géographiques qui bien que tout à fait authentiques, se révèlent inutiles sur le plan topographique et appellent à un autre regard. L'embouchure de la Seine, seule carte de France non réalisée par l'IGN, mais éditée par David Renaud, fait apparaître un tout petit village, sur un coin de la carte, et laisse place à une imposante étendue bleue. De même, la carte blanche des glaciers du Pôle Sud sur laquelle les quelques striures rouges désignent des glaciers toujours changeant, ainsi que celle du Désert de Danakil (dont l'édition est dédiée à Arthur Rimbaud) montre une seule courbe de niveau qui traverse une imposante surface ocre claire. La platitude colorée surprenante de ces cartes n'est pas sans évoquer avec légèreté la pratique picturale du monochrome d'artistes mythiques tels Yves Klein, Robert Ryman, Ad Reinhardt, en passant par les sables d'un Tapiès. Cependant, les motifs réguliers et clairs des reliefs de dunes ou de glaciers en petites courbes se confondent les unes dans les autres, et génèrent une sorte d'effet cinétique de la surface colorée.

Le travail de David Renaud naît d'un questionnement sur le camouflage. On dit de certains grands peintres qu'ils auraient participé à l'effort de guerre par cet apport fondamental non seulement à la tactique militaire mais aussi à un champ insoupçonné d'investigation esthétique. Le mimétisme animal (des caméléons ou des phasmes) intrigue aussi l'artiste par cette faculté, faisant appel à la perception subliminale, d'organiser des motifs de couleur (sur eux même), en trames, dans un ordre complexe qui confond le regard et obligent à remettre en cause l'échelle et la distance entre le sujet et l'observateur le plus soucieux des détails. Ces effets de mimesis appellent également le paradoxe du peintre camoufleur. Celui-ci crée des formes d'autant plus abstraites qu'il s'approche précisément des réalités les plus tangibles du paysage. Il codifie les couleurs, systématise l'apparente désarticulation des formes, équilibre les surfaces colorées sur l'ensemble. Le camouflage rejoint l'esthétique de la cartographie, terrain de prédilection de l'artiste.

18

Mont Everest  
2008  
Estampe  
42,6 x 61 cm



ROBIN RHODE

Né en 1976 à Cap Town (Afrique du Sud). Robin Rhode vit et travaille à Berlin (Allemagne).

The storyteller

2006

Vidéo couleur, Betacam SP transféré sur DVD-Rom

Durée : 13'18" en boucle



Jeune artiste sud-africain travaillant entre Berlin et New York, Robin Rhode déploie sur les murs des villes qu'il arpente, des micro-récits qui, très souvent, le mettent en scène. Il dessine à la craie blanche, au fusain, à l'eau, à la peinture noire industrielle, ou encore à l'aide de briques, des objets autour desquels se développe une pantomime fortement imprégnée de la culture de rue. Le dessin est rapidement exécuté, les objets - une cabine téléphonique, un orchestre de jazz, un skateboard - sont réduits à leur forme signifiante la plus élémentaire. La musique est également un élément prépondérant des univers très immédiats qu'il décrit.

Son langage se nourrit de ses propres expériences culturelles. Si Robin Rhode ne les revendique pas ostensiblement, elles construisent les codes d'une mythologie personnelle, éminemment sensible et poétique. Il raconte ainsi une expérience fondatrice de son travail, un rite d'initiation de lycéens en Afrique du Sud, qu'il a vécu comme une forme d'éducation artistique : les plus grands dessinaient sur les murs des toilettes des objets du quotidien ou de désir consumériste avec lesquels les nouveaux devaient interagir en mimant leur usage.

Les personnages qu'il met en scène évoquent d'étranges efforts de vie, comme autant d'allégories de la condition humaine. Il tire une ancre sortie de l'eau, rattrape péniblement des objets tombant du ciel, démantèle un camion en ôtant

un à un les traits de ses contours, agite un drapeau de briques, s'abrite d'une pluie noire, fait pousser des plantes qui lui font un lit mortuaire, rassemble les branches d'un arbre pour les tendre comme les cordes d'un instrument. L'oeuvre de Robin Rhode porte en elle une conscience aiguë, nuancée, de l'ambivalence du monde contemporain, où chacun tente de négocier une place, même fragile. Si avec une douce mélancolie, teintée de burlesque et d'ironie, Robin Rhode semble nous prévenir de l'illusion de certains systèmes de représentation, c'est pour mieux nous rappeler la force de l'imaginaire, comme vecteur de résistance et comme condition de l'agir. L'objet comme signe, libéré de sa dimension utilitaire, cristallise une autre négociation, celle qui nous lie au désir. Toute l'oeuvre de Robin Rhode travaille avec subtilité ce mouvement complexe qui nous tend vers le désir, la distance qui nous en sépare, moteur paradoxal de notre capacité à agir sur le monde.

Réalisée avec le danseur-équilibriste rémois Jean-Baptiste André, durant sa résidence de création au Lycée Val de Murigny à Reims en novembre/décembre 2005, *The Storyteller* marque un tournant dans le travail de Robin Rhode. Délaissant un univers urbain souvent très présent dans ses vidéos, l'artiste fait ici état de son rapport complexe à la nature et à la création.